

Lundi 15 août 1966

L'odeur dominait quand il évoquait ce moment: d'herbe, oui, et de fleurs. Odeur puissante de moisi. Puis des syllabes qui se bousculaient. Intonations rauques. Les yeux encore fermés, il tentait de mettre les sons en mots, en phrases.

« *Stehen Sie auf!* »

Guttural, sec. En fond sonore, des oiseaux pépiaient.

Et dans sa tête quelque chose cognait, mais la douleur était supportable; il pouvait la tenir dans sa main et la contenir en pressant.

« *Sie sind nicht tot, oder? Nein.* »

Une pression. Des doigts se refermèrent sur son épaule et le secouèrent. Tout d'abord hésitants, puis avec confiance.

« *Kommen Sie.* »

Il attendit, parce que... il ignorait pourquoi. Il savait seulement qu'il devait attendre quelques secondes avant d'ouvrir les yeux et prouver ainsi qu'il était effectivement réveillé.

Maintenant.

Un grand soleil et, comme il l'avait soupçonné, de l'herbe. Sa joue était enfouie dans un gazon récemment coupé. Il était étendu les bras en croix. Le dominant de toute sa taille, un homme portant un uniforme étrange souriait et se grattait la moustache.

« *Da sind Sie ja. Stehen Sie jetzt auf.* »

De l'allemand; accent autrichien. *Ah, vous voilà. Levez-vous, à présent.*

Le policier l'aida, défroissa son veston et en chassa les débris de quelques revers de main rapides et économiques.

« *Bitte schön, mein Herr. Ist alles in Ordnung?* »

Il acquiesça.

« *Alles in Ordnung.* »

Il pouvait parler, mais ce n'était pas sa langue.

Ils se tenaient sur un demi-cercle de gazon bordé de buissons géométriques emprisonnant des fleurs. Des roses ou des œillets – son œil n'accommodait pas encore tout à fait bien. Derrière le policier il y avait des arbres, un jeune couple marchant la main dans la main, des étudiants qui lisaient, allongés sur l'herbe, tandis qu'un vieil homme à barbe blanche, adossé à un arbre, les observait.

« Vous avez bu ? »

Il secoua la tête. « *Nein*.

– Nom ? »

Il ouvrit la bouche. Le policier attendit, clignant des yeux.

« Des papiers ? Vous avez bien des papiers, non ? »

Il se tapota les poches et jeta un coup d'œil derrière lui : il vit un petit temple grec abritant une statue sur un socle – un jeune homme nu regardant de côté. Dans sa poche de poitrine, il trouva un bristol avec un nom tapé à la machine.

Le policier l'examina. « Bertrand Richter ? »

– *Ja*.

– C'est une carte d'abonnement de bibliothèque. Rien d'autre ? »

Il haussa les épaules. « Désolé. À la maison.

– Qu'est-ce que vous faites ici, Bertrand ? »

Il n'en avait aucune idée. « Je suis sorti tard, hier au soir. Je crois que j'ai dû m'endormir. »

Le policier sourit de nouveau. « Vous avez un accent curieux, Bertrand.

– Je voyage beaucoup.

– Pour faire quoi ?

– Je suis négociant en tapis persans.

– Je vois. »

Le policier réfléchit quelques instants, leva la tête vers le soleil, puis lui rendit la carte. « Montrez-vous un peu plus responsable à l'avenir, Bertrand.

– Bien sûr. Je m'excuse. »

Le policier lissa sa moustache de ses gros doigts. « Inutile de vous excuser. Ce n'est pas moi, mais Vienne qui ne veut pas d'ivrognes dans les parcs. Besoin d'aide pour rentrer chez vous ? »

– Non, non merci. »

Il ne vendait pas de tapis persans et ne s'appelait pas Bertrand. Bien qu'incapable de se rappeler son prénom, il était certain que ce n'était pas Bertrand. Il se dirigea vers le sud du parc – *der Volksgarten*, se souvenait-il, le jardin du peuple –, en direction des tours du Hofburg qui s'élevaient au-dessus des cimes. Sur la vaste esplanade, en face de l'arc du palais impérial, des touristes et des hommes d'affaires allaient et venaient devant la statue d'un homme sur un cheval cabré – cela aussi, il savait ce que c'était : le monument de l'Archiduc Charles.

Il connaissait Vienne, sa topographie, son histoire, voilà qui était évident. Il n'était cependant pas chez lui. Les rues lui donnaient une vague impression d'agoraphobie et il parlait un allemand bizarre, venu d'ailleurs.

Il tourna à gauche tout de suite après l'archiduc, s'enfonçant dans le tunnel qui passait sous le palais; là, du fond de leur niche, des statues de monarques défunts depuis longtemps le toisèrent, lui évoquant des guerres anciennes faites à cheval.

Et, pour une raison qui lui échappait, ces statues le remplirent de dégoût.

Il émergea sur une autre place et s'assit à l'ombre d'une église blanche surmontée d'un haut clocher, puis toucha l'endroit qui l'élançait douloureusement à l'arrière de son crâne. Du sang séché raidissait ses cheveux à cet endroit. Dans la poche de son veston, il trouva un morceau de papier blanc, plié en deux, avec dessus un nom : *Dijana Frankovic*, suivi d'un numéro de téléphone. L'écriture était presque illisible.

Il étudia le nom pendant un moment sans arriver à se rappeler qui était cette femme.

Il y avait une cabine téléphonique, de l'autre côté de la place, et il envisagea brièvement cette solution. Il avait cependant l'impression qu'il ne devait pas appeler ce numéro et il avait la tête suffisamment claire pour suivre cette vague intuition.

Passant entre l'église et la sinistre Raiffeisenbank, il gagna le Graben par la Kohlmarkt, rue piétonne commerciale où, des multiples cafés à terrasse, il avait l'impression que tout Vienne le regardait passer. Il entra au hasard dans un de ces cafés et trouva des toilettes avec trois lavabos. À côté de lui, un homme

en costume impeccable vérifia l'état de ses dents – blanches et bien droites – dans un miroir piqué de taches, puis partit.

Il s'aspergea la figure et contempla son visage mouillé. Rond mais maigre, avec trois verrues sur la joue gauche. Il essaya de deviner son âge; il se donnait la quarantaine, mais se sentait beaucoup plus vieux.

Il enleva son veston et roula ses manches de chemise. Il remarqua alors que du sang maculait son avant-bras droit. Ce n'était pas le sien. Il le lava.

Il aurait dû commencer à paniquer, à ce moment-là, mais il considérait chaque nouvelle information comme si elle faisait partie d'une liste à cocher. *Connais pas mon nom. OK. Numéro de téléphone d'une femme. OK. Connais pas mon âge. OK. Du sang ne m'appartenant pas sur le bras. OK.*

Il fouilla alors son pantalon et, dans la poche revolver, trouva un autre morceau de papier – à peine cinq centimètres carrés, un ticket de service de teinturerie:

321

HÔTEL KAISERIN ELISABETH

L'annuaire d'une cabine téléphonique lui apprit que l'hôtel Kaiserin Elisabeth n'était pas loin; il suffisait de descendre le Graben et de passer à droite de la cathédrale gothique Saint-Stéphane, rongée par la corrosion. Il s'arrêta un instant devant un magasin de vêtements, Huber Tricot, mais le chemin lui revint. À gauche, juste à deux ou trois maisons de là, après le marchand de tabac et le joaillier. 3, Weihburg-Gasse. Le Kaiserin Elisabeth avait une façade ordinaire, blanche, avec une marquise à structure métallique. Un groom minuscule se tenait devant les portes de bois, mains dans le dos. «*Grüss Gott*», dit le groom.

Il répondit d'un signe de tête et entra.

Le hall exigü de l'hôtel était lambrissé de marbre; à gauche, dans un renforcement, il y avait les ascenseurs et l'escalier; à droite, derrière le comptoir de la réception, une femme était plongée dans un livre. Elle lui sourit quand il passa.

Instinctivement, il poursuivit, d'un pas traînant, son chemin au-delà de la réception. Il aurait été plus raisonnable de s'approcher de l'employée et de lui poser ces simples questions: *Est-ce*

que vous me reconnaissez ? et Quel est mon nom ? Mais, comme avec le numéro de téléphone qu'il avait dans la poche, il n'arrivait pas à se résoudre à faire ce qui était raisonnable.

Derrière les doubles portes, il trouva un salon vide; une moquette au motif royal s'étendait jusque sous une coupole de verre. Dans son portrait, au-dessus de la cheminée sans feu, la reine Elisabeth regardait le monde comme si rien ne pouvait l'amuser. Il s'installa dans un des fauteuils rembourrés disposés autour des tables basses et se mit à parcourir, sans curiosité, un exemplaire du *Kurier* du jour.

Il aurait pu attendre ici des heures, mais dans quel but? Pour rien, peut-être. Il apprit qu'un écrivain allemand du nom de Pohl venait de mourir; que les Américains avaient commencé à émettre sur Radio Free Asia; dans le courrier des lecteurs, une lettre protestait contre l'escalade dans la guerre du Vietnam décrétée par le président Lyndon Johnson.

Rien de tout cela ne pouvait se rapprocher de son propre mystère. Il replia le journal au moment où les doubles portes s'ouvraient; le groom se dirigea vers lui. Ses cheveux blonds retombaient en désordre sur ses yeux bleus brillants et son sourire paraissait complètement artificiel. «Puis-je vous aider, monsieur?

– Je voudrais simplement ma clef.»

Le groom lui adressa un clin d'œil. «Laissez-moi m'en occuper, si vous voulez bien.

– Avec plaisir.»

Il suivit le groom jusque dans le hall et le regarda s'approcher de la réception.

«*Drei zwei eins.*»

La femme posa son livre et tendit la main vers l'un des casiers, derrière elle. Elle en sortit une clef attachée à un lourd anneau et une enveloppe.

Le groom lui donna les deux objets, disant à propos de l'enveloppe: «On l'a laissée pour vous hier au soir.

– Qui donc?»

Le groom se retourna vers la réceptionniste.

«Je n'étais pas de service hier soir.»

Le groom haussa les épaules. «Voulez-vous que je vous accompagne?

- Non, merci.
- *Grüss Gott*», dit le groom.

Il prit l'ascenseur et monta au troisième sans ouvrir l'enveloppe. Sa patience avait de quoi surprendre. On aurait trouvé naturel de le voir la déchirer avec impatience, mais non : il la glissa dans la poche de son veston et parcourut le corridor jusqu'à la porte de la 321.

Grande et propre, la chambre portait néanmoins des traces d'occupation. Il s'approcha de la valise vide posée dans un coin, sur la moquette, et découvrit que la penderie était remplie de vêtements. L'enveloppe lui livra un portefeuille usagé, au cuir abîmé, qui contenait de l'argent – des schillings et des couronnes (les billets roses et bleu pâle esquissèrent un début d'association) – et une photo délavée de montagnes qui étaient, reconnut-il, les Carpates.

Il n'y avait rien d'autre en matière d'identification dans le portefeuille, mais des détails lui revenaient. Cette chambre lui était familière et ce... Il s'accroupit à côté de la penderie et passa la main sous le meuble. Ses doigts trouvèrent rapidement ce qu'ils cherchaient et eurent tôt fait de décoller l'adhésif qui maintenait le passeport marron en place. Il ouvrit le document et vit une photo de lui, avec ses trois verrues. Au-dessus d'un nom.

SEV, BRANO OLEKSY

Mais alors qu'il l'avait sous les yeux, ce nom lui restait étranger : trois mots que sa bouche avait du mal à articuler. Il avait quarante-neuf ans. Sa nationalité... il était d'un pays de l'Est et cela lui paraissait exact. Mais pas agréable. Il alla fermer la porte à clef.

Un passeport, un portefeuille et un numéro de téléphone qu'il sortit de sa poche pour le relire. Dijana Frankovic. Il souleva le combiné.

Il laissa sonner sept fois avant de raccrocher. Mais avec chacune des lointaines sonneries, un fragment de souvenir lui était revenu :

Une soirée donnée dans un appartement enfumé et plein de monde.

Lui, un verre à la main, demandant à un petit homme ridé, *Vous n'avez pas vu Bertrand?* L'homme secoue la tête et s'éloigne.

Un groupe de jeunes gens assis en tailleur, à même le plancher du séjour, autour d'un homme aux cheveux longs plaquant des accords sur une guitare acoustique. Tous chantant à l'unisson : *Love, love me do, you know I love you...*

Une femme ivre aux yeux étonnants, bruns bordés de vert, ses cheveux noirs tirés en arrière découvrant ses oreilles. *Bertrand?* dit-elle. *Je lui ai dit d'aller se faire voir.* Da. *Il est barbant.*

Il danse maladroitement avec la brune aux yeux marron-vert, qui lui murmure dans l'oreille, *Brano Sev, je suis dans...*

De nouveau avec la femme, mais l'air est frais, il la tient par le bras et ils marchent sur un trottoir. Elle parle : *En serbe, le mot «zbrka» veut dire... confusion.* Da. *Quand il y a trop de choses mêlées.*

Nouveau trou noir, puis la voix de la brune : *Voulez-vous que je vous prédise l'avenir?*

Il reposa le combiné et ferma les yeux, essayant vainement d'en ramener davantage.

Il s'examina sous la douche. Il ne trouva pas d'autre trace de sang, mais en revanche un nombre remarquable de cicatrices. Une longue ligne blanche descendait le long de sa cuisse droite, et il avait trois trous au-dessus du sein gauche. En se séchant devant le miroir, il aperçut d'autres marques dans son dos, ainsi qu'un nodule de tissus blanchâtres sur son épaule. Il se demanda où il avait pu se faire tout ça.

Puis le téléphone sonna.

«Herr Sev?» fit une voix de femme.

– Oui.

– C'est la réception. Un monsieur monte pour vous parler.

– Qui ça?

– Je ne sais pas. J'avais l'impression que vous sauriez... Il m'a dit que vous aviez quitté la ville et qu'il venait chercher vos affaires.»

Brano Sev eut soudain conscience d'être nu. «Mes affaires?»

– Oui, monsieur. Je lui ai dit que vous étiez dans votre chambre et il a paru très étonné.

– Merci.»

Il s'habilla rapidement et glissa passeport et portefeuille

dans ses poches. Il boutonnait sa chemise quand on frappa à la porte.

« Oui? »

Une voix hésitante, mais pas celle d'un Allemand. Plutôt d'un Slave. « C'est moi, Brano. Ouvre. » Il y eut un silence. « Tu ne vas tout de même pas me faire le coup du mot de passe, si? C'est moi, Lochert. Allez, ouvre! »

Brano ouvrit la porte et recula. « Entre. »

Il se trouva en face d'un homme grand, blond, arborant une moustache fine peu convaincante au-dessus de lèvres serrées. « Eh bien, dit Lochert, tu vas me frapper, ou quoi? »

– Je devrais? »

Cette réponse parut soulager le visiteur, qui referma la porte. « Écoute, Brano. Je ne sais pas ce qui est arrivé la nuit dernière. Je crois qu'on nous a attaqués. Mais au moins Gavrilo est mort. »

– Qui est Gavrilo?

– À quoi joues-tu, Brano?

– Dis-moi simplement qui est Gavrilo. »

Lochert cligna des yeux à plusieurs reprises. « C'est le nom de code de Bertrand Richter. »

Brano prit la carte d'abonnement à une bibliothèque, dans sa poche, et la tendit à Lochert, qui l'examina. « Ouais? Et alors? »

– Pourquoi Bertrand Richter est-il mort? »

Lochert frotta le bord de la carte de son pouce. « Qu'est-ce qui t'arrive, Brano? »

– Je ne me souviens de rien.

– Comment ça, tu ne te souviens de rien?

– Je veux dire, littéralement de rien. Je me suis réveillé ce matin dans le Volksgarten sans savoir comment j'y étais arrivé. Je ne suis même pas sûr de qui je suis. »

Lochert s'éclaircit la gorge et pinça à nouveau ses lèvres. Il s'assit sur le lit. « Amnésie? »

– Oui. Amnésie.

– Tu ne te souviens pas de moi?

– Non, désolé.

– Stupéfiant, dit Lochert en se relevant. Incroyable! » Il se rendit jusqu'à la porte, tapotant la carte de Bertrand Richter contre sa cuisse. « Bon, d'accord. Tu n'as pas à t'inquiéter, Brano. Où est le téléphone? »

Mais avant que Brano ait pu répondre, Lochert l'avait repéré et composait déjà un numéro. Il couvrit le micro de la main et dit: «Fais tes bagages.»

Brano le regardait fixement.

«Fais tes bagages! Tu fiches le camp d'ici.» Lochert enleva la main du micro. «Oui, c'est moi. Je l'ai trouvé. Non, mais tu ne vas pas croire dans quelles conditions...» Lochert agita la main en direction de Brano et lui dit: «Bouge-toi.»

Brano vida la garde-robe pendant que Lochert parlait au téléphone.

«Exactement... Quatorze heures, TisAir. Le terminal principal.» Il raccrocha et se tourna vers Brano. «Le billet a été réservé. Il ne te restera plus qu'à le payer.»

Brano arrêta de remplir la valise.

«Et où je vais?»

– Chez toi, Brano. Chez toi.»